

Aude Vidal, pour une écologie de combat

Avec la sortie de son livre *Egologie, écologie, individualisme et course au bonheur*, Aude Vidal lance un pavé dans la mare. Une dizaine de chapitres très courts dénoncent la récupération de l'écologie au profit d'une course au bonheur individualiste. L'auteure, militante écologiste, tente en dénonçant ces dérives de redonner corps à une dimension politique de l'écologie.

Aude Vidal est une écologiste qui se balade en vélo et qui mange bio. Forte de son expérience, elle interroge les mécanismes de mise en place des alternatives. Tout en reconnaissant l'importance et les bienfaits de celles-ci, elle prend le contre-pied d'une analyse élogieuse pour en montrer les dérives. Le livre est construit autour de deux axes principaux : la question de l'individualisme – qui s'incarne particulièrement dans certaines pratiques de développement personnel – d'une part, les logiques de classes sociales d'autre part. Le livre dénonce, exemples à l'appui, les effets néfastes de ces deux biais, avant de proposer des pistes pour les surmonter.

Des pratiques individuelles peuvent-elles sauver le monde ?

La construction d'une certaine écologie se fait sur des schémas individualistes et libéraux. En s'appuyant notamment sur les enquêtes de Nicolas Marquis, sociologue belge, Aude Vidal montre qu'une partie des écologistes lie intimement le développement personnel et le changement social. *"Changement individuel avant changement social : ce n'est sans doute pas un hasard si la moitié environ des personnes interrogées envisage concilier la préservation de l'environnement avec le capitalisme [...] Les 'petits gestes' qui ont été dans un premier temps proposés aux "éco-citoyen-nes" par les acteurs associatifs sont devenus, repris par les autorités politiques ou les grandes entreprises, un moteur d'inertie. Ils témoignent autant d'une volonté de chacun-e de rassurer à peu de frais ses angoisses écologiques que de celle des institutions qui les promeuvent de faire oublier la toxicité de leurs activités ou leur incapacité à mener des politiques environnementales dignes de ce nom. Par exemple, pendant que le lobby des agriculteurs tarnais fait construire des retenues d'eau pour continuer à irriguer le maïs, une culture visiblement peu adaptée au climat local, nous sommes invité-es à ne plus laisser couler le robinet de notre brosse à dents."* La disproportion en terme d'impact de ces deux actions oblige à interroger la stratégie qui consiste à partir de pratiques individuelles pour promouvoir un monde plus écologiste.

L'individualisme contre l'émancipation collective

Partir de soi pour changer le monde peut amener à oublier la dimension collective du changement social, au risque d'une réaffirmation des inégalités. *"Tout le monde [...] a en soi les ressources pour aller bien, faire le ménage dans sa vie, se débarrasser de la négativité et adopter une attitude positive. [...] Cette égalité de principe justifie l'inégalité des conditions : tout le monde n'a pas "travaillé sur soi" avec la même application.[...] Loin des pensées de l'émancipation qui ont des caractères collectifs plus marqués, qui envisagent des classes en lutte contre des dominations structurelles, cette écologie dépolitisée est un outil d'acceptation sociale d'autant plus efficace qu'elle se présente comme une 'alternative' atteignable et individuellement gratifiante."* Cet individualisme n'est pas le propre des univers écologistes, mais trouve dans les terrains des médecines alternatives et du développement personnel une nouvelle valorisation. Cette vision individualiste du changement masque souvent les rapports de classes à l'œuvre dans les alternatives écologistes, portées par des classes sociales dominantes culturellement, sans être dominantes politiquement ou économiquement. *"Les conflits entre groupes sociaux sont peu présents dans les récits des 'alternatives' qui préfèrent une vision de l'individu et des relations interindividuelles dont sont exclues les notions de conflictualité et d'intérêts divergents entre classes sociales."* On peut prendre l'exemple de l'écologie urbaine, où un mode de vie écolo appuie la distinction sociale : on va au travail en vélo, on participe à des jardins partagés... A partir d'idées écologistes que l'on a envie de promouvoir, on peut participer à des rapports de classes. Les jardins partagés dans les centres urbains font augmenter le prix des loyers. Dans les associations de jardinier-es, les réunions

servent à s'organiser et les concertations à gérer les conflits. Les personnes qui maîtrisent le moins ces modes d'interactions se retrouvent de fait exclues et on ne peut que remarquer que les personnes qui finissent par partir font souvent partie des classes sociales défavorisé·es. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire de jardins partagés. Les alternatives sont les marges de manœuvre d'une petite bourgeoisie. Il y a des alternatives intéressantes qui existent parce qu'à un moment des personnes ont les moyens de les mettre en œuvre. Il faut cependant se rendre compte de ses privilèges.

L'autoproduction et l'interdépendance

Autre conséquence d'une approche individuelle du changement : la récupération de l'autoproduction au profit des plus aisé·es. L'autoproduction domestique, parfois appelée DIY (Do it Yourself) est a priori une pratique résiliente qui permet de s'extraire en partie de la société marchande. *"Se dépendre du capitalisme et de la circulation de biens et de services qu'il organise passe par un autre rapport au faire, qu'il s'agisse de répondre à des besoins quotidiens ou de créer en-dehors de la sphère marchande. [...] Parfois, à partir d'une pratique individuelle, l'autoproduction change le travail ou crée du lien. Un apprenti boulanger teste sa vocation en préparant de grosses fournées qu'il vend à son entourage"*. Ici, c'est un échange extérieur à la sphère domestique qui est valorisé. L'échange de savoirs et de pratiques, monétaire ou non, valorisant le travail de l'artisan·e et permet à chacun·e d'avoir une place dans la société. Ce rapport change quand le DIY sert à produire uniquement pour soi. *"Les domiciles sont encombrés de machines à pain ou de yaourtières sous-utilisées, les étagères croulent sous le poids des livres de recettes ou de bricolage : le DIY, paradoxalement, fait vendre. Et derrière l'autonomie de façade, l'insertion dans un système économique et technique demeure."* Ainsi, le capitalisme a réussi à récupérer l'idée d'autoproduction pour en faire un produit marchand, qui participe à la domination sociale des classes les plus aisées. Entre la société industrielle et chez soi il n'y a plus rien, plus de petit artisanat. L'autoproduction est alors une pratique émancipatrice quand elle s'inscrit dans un rapport d'inter-dépendance collectif, qui recrée du tissu économique, et devient une pratique plus capitaliste dès lors qu'elle assoit l'autonomie de certain·es au détriment d'autre, principalement ici des artisan·es.

Tous égaux, toutes égales ?

Cet effacement des rapports de classes se couple parfois d'un effacement des rapports de genre. Certaines branches du développement personnel présentent l'homme et la femme comme "complémentaires", œuvrant ainsi à masquer l'inégalité structurelle entre les femmes et les hommes. Le mot "complémentarité", ça veut aussi dire chacun·e à sa place. *"Il n'est pas question dans leurs discours positifs sur les relations femmes-hommes d'inégalité, d'exploitation ou de conflit."* Certaines alternatives prônent ainsi l'harmonie, la complémentarité en évacuant la dimension conflictuelle des rapports sociaux : *"il n'en reste pas moins que les femmes ont plus à perdre que les hommes dans cette situation présentée comme enviable. Les inégalités de genre ont ceci de particulier que femmes et hommes vivent ensemble et que la complémentarité entre eux, aussi bien dans l'espace intime que dans le vie publique, est perçue positivement. Or la vie commune est souvent défavorable aux femmes."*

Viser l'harmonie sans évacuer le conflit

Finalement, derrière ces impasses, Aude Vidal pointe le problème du rapport au conflit. Selon elle, certains discours affirment "un changement sans conflictualité, qui repose sur la conviction que ces 'alternatives' sont désirables par tou·tes." L'ouvrage s'inscrit en faux d'un solutionnisme trop naïf, qui présente les solutions comme faciles et simples. Dans l'alter écologie, il y a une dimension d'exemplarité, une volonté de suggérer des pistes pour vivre autrement. Il existe donc une exigence de complexité. L'alter écologie est multiple et peut être proche de l'anarchisme, en portant une critique radicale en acte, ou porteuse d'une rénovation du capitalisme, avec les entrepreneurs écolos. C'est un monde très varié. Malgré une critique dure, Aude Vidal réaffirme qu'il faut

respecter cette diversité, chacun·e ayant sa manière de changer les choses. *"Puisque construire un monde nouveau n'est pas aménager l'ancien, l'équilibre entre destruction et création s'impose."* C'est la diversité des modes d'action et de réflexions qui permettra de réellement changer les choses. Notre société très compétitive rend malade, pas seulement à cause des produits chimiques et de la pollution, mais aussi en promouvant des valeurs dures. Par ailleurs, en ce moment il est difficile d'envisager un changement social et écologiste global. Dans un contexte morose et des positionnements individuels parfois paresseux, ce livre est une critique pour qu'on s'améliore ensemble, pour lever le niveau d'exigence. Les alternatives *"ne sont que des moyens, c'est remplacer le vieux monde qui reste l'objectif"*.

Égologie. Écologie, individualisme et course au bonheur

Aude Vidal

Dans ce livre concis, précis et d'une lecture aisée, Aude Vidal dissèque le brouillage idéologique que véhiculent certaines pratiques emblématiques des "alternatives" : développement personnel, injonctions au bien-être, au travail sur soi, à la positivité, "do it yourself", jardinage urbain... Elle y repère l'idée, caractéristique du libéralisme, d'un primat de la responsabilité individuelle, et une forme de repli individualiste, en recul par rapport à une conception plus collective, plus combative et moins hédoniste du changement social. Elle met au jour les inégalités de genre et de classe sociale à l'œuvre dans ces pratiques "alternatives". Une lecture brève, mais très recommandée pour réfléchir (et progresser) là où ça fait mal à notre *ego* écolo alternatif. Ne ratez pas non plus son passionnant blog : blog.ecologie-politique.eu. XR

Éd. Le monde à l'envers, 2017, 120 p., 4 €

—
Aude Vidal, militante écologiste de longue date anime par ailleurs un blog sur l'écologie politique et collabore au média *Asialyst*. Elle est également éditrice de la revue politique *L'An 02* et a récemment collaboré à l'ouvrage *On achève bien les éleveurs*, aux éditions L'Échappée.